

XYZ. La revue de la nouvelle

Fausse martingale

Juan Bruca



Number 54, Summer 1998

Retards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bruca, J. (1998). Fausse martingale. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 24–30.

Fausse martingale

Juan Bruca

- **M**artin, lève-toi, tu vas encore être en retard.
— Enfin, te voilà, c'est pas trop tôt.
— Ton dîner est au chaud. Ton père n'a pas voulu attendre.
— Martin, le boss te réclame depuis une heure.
— ¡Hola Martin! Siempre la hora pegada al culo¹, chico.
— Trop tard, chéri, j'ai déjà joui...

Comme une litanie de reproches adressés pour son incurable incapacité à se conformer au rythme des autres... Martin, depuis l'âge où il avait cessé de mouiller ses couches jusqu'au 29 février dernier, n'avait pas arrêté de collectionner les remarques désagréables qui chaque jour davantage l'enfermaient dans un monde à part.

Jamais il n'avait pu prendre un train ou un avion à l'heure prévue et lorsqu'il se présentait quelque part, fût-ce à un examen ou à un rendez-vous amoureux, c'était toujours hors délais. Dans sa propre famille, où il était entré, un 29 février, largement passé les neuf mois en usage dans tous les pays pourvus de calendriers, on s'était résigné bien à contrecœur à le laisser à la traîne. On lui avait d'abord offert des montres qu'il perdait ou oubliait au fond des tiroirs, puis des réveille-matin de plus en plus gros qu'il négligeait de remonter. Rien n'y faisait. Son horloge intérieure — si au moins il en possédait une — restait désespérément asynchrone par rapport au temps universel. Un garçon attachant, au demeurant, auquel on pardonnait beaucoup à cause sans doute de sa façon aléatoire de se mouvoir, dans l'espace et dans le temps, comme s'il eût été une sorte d'extraterrestre.

1. Toujours pressé.

Les femmes l'adoraient. Pourquoi ? Il aurait fallu le leur demander. Probablement pour son allure de voyageur sans bagages et sans réservation, de quelqu'un qui ne fait que passer — pardon, surtout ne vous dérangez pas pour moi —, pour son manque aussi de la moindre velléité de posséder un emploi du temps, pour sa façon de se laisser choisir et manipuler sans arrogance. Enfin un type — devaient-elles penser — qui n'exigerait pas de se mettre à table à heure fixe et ne les quitterait pas pour ne pas rater le début d'un putain de match ou encore qui ne s'impatienterait pas au moment de sortir et se laisserait exhiber comme un bel animal de collection.

Car Martin était beau. Et son regard de myope — malgré lui, en quelque sorte — plein de mystère séduisait les plus revêches. Malheureusement, son inaptitude viscérale à respecter les conventions chronologiques lui valait bien des déconvenues. Jamais il n'avait pu entrer dans une association ou un club sportif, voir un film dans sa totalité, et, dans sa vie de couple intermittente, cette façon qu'il avait de revenir à la maison avant d'être parti lui avait causé bien des surprises.

Mais bon. Il avait fini par dégoter un boulot où il était seul responsable de son emploi du temps, et l'*Organisation* qui l'employait lui demandait seulement de faire progresser — selon ses propres critères — son chiffre d'affaires. Ses clients lui faisaient confiance. Jamais il ne leur aurait forcé la main. Il se contentait de présenter sa marchandise, d'en souligner les mérites, de leur laisser, avec la documentation adéquate, le temps de réfléchir et il lui suffisait ensuite de repasser prendre le bon de commande et le chèque dûment signés. Bien sûr, il insistait un peu sur les avantages de la garantie et surtout sur ceux du mode de financement-assurance-comprise-personnalisé, qui couvrait — moyennant un petit supplément — tous les risques. Ce qui, en ces temps troublés — soulignait-il —, n'était pas à négliger. L'ennui, c'est qu'il se présentait presque toujours à des heures indues et qu'il lui fallait quelquefois attendre devant la télé la fin de l'épisode du feuilleton dont il n'avait pas vu le début, jouer

avec les enfants ou bien accompagner le bonhomme qui tenait absolument à sortir faire pisser son doberman à cette heure précise car — disait-il, le vieux con —, pour les animaux comme pour les personnes, rien n'est meilleur que d'avoir une vie bien réglée. Quelquefois, dans les ménages où le mari devait avoir des problèmes de correspondances ou de décalage horaire, il lui semblait avoir affaire à un type en visite qui se conduisait comme s'il était chez lui. Un salaud poilu qui s'exhibait en maillot de corps à trous et critiquait ses propositions pour se rendre intéressant et qui trafiquait l'horloge du magnétoscope pour enregistrer le porno de la nuit. Une espèce de beauf en extra qui se comportait en maître des lieux, alors qu'il était évident que la dame ne s'intéressait qu'à sa virilité supposée et qui surtout voulait que lui, Martin, se tire au plus vite et ne remarque rien. Ce qui le gênait le plus, c'était lorsqu'il tombait sur un maniaque. Un de ces types refoulés qui avait rêvé d'être arbitre fédéral et de siffler les fins de parties, ou d'être chronométrateur officiel aux Jeux de Barcelone, qui détachait sa Brietling *made in Hong Kong* de son poignet, la posait ostensiblement sur la table et lui accordait un quart d'heure — seulement, c'est ça, comme dans la chanson — pour exposer son problème. Il ressortait de là humilié, prêt à tout abandonner.

Tiens, c'est un type comme ça qu'il leur faudrait, pensait-il en se rappelant les reproches qu'on lui adressait à l'*Organisation* quand, à cause de son style erratique, il laissait chuter son résultat.

Un jour, dans une maison inconnue des nouveaux quartiers où il s'était risqué — les ventes faiblissaient désespérément —, une soubrette à l'ancienne, qui paraissait sortie d'une zarzuela de la Belle Époque, le fit entrer dans un salon cossu où, dans la pénombre, brillait obscènement le disque lunaire d'une pendule arrêtée. « Monsieur ne tardera pas », lui dit-elle, comme pour prévenir quelque lente tentative illicite. Le *moscatel* était excellent et Martin pensa qu'on pouvait espérer beaucoup d'une maison où, lorsque le maître était en retard, on accueillait aussi courtoisement les vendeurs et où on oubliait de remonter les

pendules. Hélas ! au bout d'un temps indéterminé que faute de dispositions il ne pouvait évaluer, la donzelle revint et lui annonça que Monsieur ne rentrerait pas et qu'il lui interdisait désormais de se représenter, car il n'avait besoin de rien et que ces foutus vendeurs de merde étaient des malappris pour s'introduire chez les honnêtes gens aux heures où ils étaient sensés être couchés. Il remercia pour le *moscatel* et se retira sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller la fausse comtoise dont la discrétion lui avait plu. La servante — une gourde finalement qui, à la lumière crue du néon de sa cuisine, lui sembla avoir des aptitudes à figurer dans une nouvelle version de *La Célestine* — le fit sortir par la porte de service, regrettant sans doute le malaga — pardon, le *fino*, il ne savait plus et de toute façon il préférait le porto hors d'âge — qu'elle aurait préféré s'envoyer en douce. Tel maître, tel valet, pensa-t-il, car il ne manquait pas d'esprit.

Pour comble de malchance, ce soir-là, en plus d'avoir laissé passer l'heure de son rendez-vous avec Elena, au resto où ils allaient chaque samedi soir manger une entrecôte-minute — il se demandait toujours pourquoi elle s'était entichée de cuisine française, mais, c'est vrai, il ne comprendrait jamais les femmes —, il avait oublié le code de l'appartement et il dut se résigner à passer la nuit à l'hôtel le plus proche, près de la gare. Au fond, il préférait ne pas rentrer, car elle non plus, malgré toutes ses qualités — elle faisait l'amour divinement, surtout le dimanche et les jours fériés où ils pouvaient paresser au lit sans programmer son putain de radio-réveil —, ne supportait pas qu'il soit en retard au restaurant le samedi soir. L'entrecôte-minute, ça n'attend pas, disait-elle spirituellement... et cette fois elle aurait été fichue de mettre sa menace à exécution de le foutre à la porte.

Avant de lui souhaiter bonne nuit, le fils de pute de *portero*² lui demanda à quelle heure il faudrait le réveiller. À peine entré dans la chambre, Martin s'aperçut que la fenêtre donnait

2. Portier, concierge.

exactement sur la façade du hall de départ et, comme une menace immonde, encadrait l'énorme horloge illuminée dont la grande aiguille caracolait hystériquement, sans aucun signe de faiblesse, comme si elle eût été pressée de sauter la petite. Pour la première fois, il eut envie de prendre le premier train venu pour la Costa del Sol ou toute autre région où les pendules étaient définitivement arrêtées, mais, pensa-t-il, il serait incapable de déchiffrer l'horaire et il le manquerait probablement. Pour échapper à ce danger, il voulut tirer l'épais rideau de velours. Ses gestes avaient toujours été un peu brusques et, à la première tentative, la tringle tomba à ses pieds. Alors, il reprit son cartable — pardon, son attaché-case — et sortit discrètement sans réveiller l'autre enfoiré. Il attendrait dans un bar l'heure à laquelle se réveillait sa douce compagne et, tranquillement, il rentrerait au bercail se faire pardonner. Déjà il sentait l'odeur du nescafé pur arôme monter à ses narines. On était dimanche justement, et un 29 février. Tiens, c'est drôle, même leur putain de temps si bien réglé a de ces fantaisies, remarqua-t-il. Il proposerait à Elena de se recoucher. Elle aimait ça, après un bon café, se remettre au lit et faire l'amour, le dimanche matin, paresseusement, ce qui lui laisserait tout le temps, à lui, de savourer son propre plaisir que, dans la précipitation des jours ouvrables, un œil sur le cadran digital, elle lui aurait encore confisqué.

Au petit jour, en se dirigeant vers le dernier modèle de la marque de voitures qu'il vendait, Martin s'étonna de le voir entouré d'un cordon de sécurité constitué de bandes fluo attachées à des piquets métalliques comme on en utilise au Salon de l'auto ou pour circonscrire les trous dans la chaussée. C'est vrai, il aurait dû sûrement changer l'automobile de côté, prendre un ticket au parcmètre ou un truc de ce genre. Encore heureux, il avait évité la fourrière. Il avait déjà en main sa commande à distance quand un *ertzaintza*³ curieusement harnaché lui intima l'ordre de ne pas s'approcher. Il remarqua alors que la rue était

3. Policier basque.

déserte et que d'autres types aux allures de scaphandriers égarés éloignaient les rares passants.

— Mais c'est ma bagnole ! gueula-t-il, excédé, étonné lui-même de sa réaction brutale. Ah non, pas la mienne !

— Justement, on aura des questions à te poser.

Et deux costauds l'entraînèrent vers un car blindé stationné plus loin, d'où un type à lunettes complètement givré manipulait avec une excitation jubilatoire et à distance — comme si ce fût un jouet — un étrange robot qui s'avavançait vers la voiture.



L'explosion de la *lapa*⁴ secoua tout le quartier. Toutes les vitres des entrepôts du voisinage volèrent en éclats. Martin n'avait pas remarqué que la plupart des établissements de nuit avaient été fermés, et leurs rideaux de fer abaissés. À la place exacte où était sa voiture, un trou énorme s'était creusé dans le macadam où le nouveau six cylindres japonais de vingt-quatre *válvulas*⁵ gisait, encore fumant, léché par de petites flammes qui semblaient ne jamais vouloir s'éteindre, comme celles dont on entourait les météorites dans les livres d'images ou le cœur de Jésus dans les catéchismes. Des tôles, ça et là, retombaient avec un bruit insolite qui n'avait rien à voir avec la chute silencieuse des feuilles mortes qui se ramassent à la pelle et ainsi de suite... si chère au poète.

Par un heureux hasard, Martin se souvint tout à coup du code de son appartement. Pour la première fois de sa salope de vie, il regarda avec sympathie l'horloge de la gare. Celle autour de laquelle tous les mouvements de la province s'organisaient. Il est temps de rentrer, pensa-t-il, comme sortant d'une très longue hibernation, et pour un peu, s'il avait eu une montre à son poignet comme la plupart de ses congénères, il aurait comparé

4. *Bomba lapa*, dérivé de *patella vulgata*, mollusque comestible qui vit collé sur les rochers marins.

5. Soupapes.

les indications sur les deux cadrans et admiré leur concordance parfaite.

« Elena doit commencer à s'inquiéter... » et il pensa à se mettre en route. Dans une heure, il lui aurait tout expliqué. Qu'il allait rembourser l'*Organisation* et laisser tomber son sale boulot et qu'il dénoncerait les salauds qui se servaient de lui et qui, sous couvert de percevoir l'impôt nationaliste, imposaient aux acheteurs de voitures neuves une surprime d'assurance, s'en mettaient plein les poches et l'exposaient aux représailles des indépendantistes patentés de l'ETA. Une voiture toute neuve à laquelle ils tenaient plus que tout et qui risquait de partir en fumée avant même d'avoir fait le tour du quartier, ça leur donnerait à réfléchir, qu'ils disaient...

En attendant, il était resté en vie. C'est ça. Il lui expliquerait tout en détail, dès que les deux autres l'auraient libéré. Dans une heure ou un peu plus tard. Une nouvelle idée du temps qui soudain l'emplissait d'une infinie tendresse.